

Le Danube, aux environs de Novi Sad, capitale de la province autonome serbe de Voïvodine.  
Une région pluriethnique où est né l'écrivain de langue hongroise Nándor Gion.



E. J. BAUMEISTER, JR. / ALAMY STOCK PHOTO

## Requiem pour un Empire

*Le Soldat à la fleur*, de l'écrivain serbe de langue hongroise Nándor Gion, est un petit bijou qui raconte la vie d'un village pluriethnique à la veille de 1914

Les premières fois ont toujours quelque chose de magique. Premier baiser, première séance de cinéma, premières vacances sans les parents, premier salaire, oui. Mais aussi premier livre traduit en français d'un grand auteur étranger, en l'occurrence Nándor Gion, écrivain appartenant à la minorité hongroise de la province serbe de Voïvodine.

Vu d'un vieil État nation, l'histoire de la Voïvodine donne des sueurs froides. Les langues, les peuples et les religions s'y télescopent depuis des siècles, au gré des souverainetés, dans une anarchie parfois joyeuse, souvent tragique. La Voïvodine a été romaine, hunnique, byzantine, bulgare, hongroise, ottomane, autrichienne, serbe. Lorsque Nándor Gion naît, en 1941, à Szenttamás (aujourd'hui Srbobran), la région, serbe depuis 1918, vient d'être reprise par la Hongrie. Elle réintègrera la Serbie en 1945 avec le statut de province autonome. L'écrivain y vivra jusqu'à la guerre de 1992, date à laquelle il "rentrera" en Hongrie, où il mourra dix ans plus tard.

Ces peuples et leurs aspirations contradictoires forment une matière

romanesque exceptionnelle. Dans ce qui est considéré comme son chef-d'œuvre, Nándor Gion s'est attelé à retracer en quatre tomes la "saga" de son village, de la veille de la Première Guerre mondiale (la région est alors sous domination austro-hongroise) à la République fédérative socialiste de Yougoslavie du maréchal Tito. La tétralogie s'appelle *Il a joué même devant les larrons* et c'est le premier tome, paru en 1973, qui est aujourd'hui (superbement) traduit par Gabrielle Watrin. Après une telle mise en bouche, nous poursuivrons l'éditeur en justice s'il rechigne à publier la suite.

On suit dans ce roman picaresque une paire de traîne-savates constitués du narrateur, István Gallai, un jeune joueur de cithare qui passe ses journées à rêver, et son copain Ádám Török, un voleur de poules qui finira bandit. István Gallai est fasciné par un personnage représenté sur une peinture naïve figurant sur un calvaire où il passe ses journées. Il s'agit d'un soldat romain qui porte à la poitrine une fleur aux pétales jaunes, qui fouette le Rédempteur portant sa Croix, mais qui a l'air

heureux. Il va obséder le jeune homme et finir par lui enseigner une philosophie du détachement qui n'est pas sans rappeler celle des vagabonds aristocratiques de l'écrivain égyptien de langue française Albert Cossery.

Parmi les autres personnages de ce roman, il y a le porcher Gilike, qui raconte des histoires avec ses doigts, le meunier souabe rêvant de faire fortune, sa fille, Rézi, qui se bat comme un garçon, et le seigneur, János Váry, qui, tous les ans après Noël, organise une partie de cartes dans son château pour plumer les gens du village, histoire de leur « apprendre à respecter le propriétaire terrien hongrois ». Tous ces gens vivent, s'aiment, se battent à la sortie des tavernes; les Souabes détestent les Hongrois qui n'aiment guère les Serbes; tous rêvent d'indépendance. Par petites touches, subtilement, l'auteur montre que le rêve impérial austro-hongrois était en bout de course à la veille de la guerre, qui l'achèvera ●

**Olivier Maulin**

**Le Soldat à la fleur**, de Nándor Gion, Éditions des Syrtes, 196 pages, 18 €